

COMPTES RENDUS

Michel CARRIAS. — *Saint Mitre d'Aix. Etude hagiographique* (Publications des « Annales de la Faculté des Lettres », Travaux et Mémoires, n° LIII), Aix-en-Provence, 1969, 332 pages ronéo.

La thèse de troisième cycle de Michel Carrias, dont notre Revue a signalé en son temps la soutenance (janvier-mars 1968, p. 194), a été publiée par la Faculté des Lettres d'Aix, dans sa série « Travaux et Mémoires » modestement ronéotypée. Le Bollandiste, qui en a déjà rendu compte, estime qu'elle aurait « mérité les honneurs de l'impression, car l'auteur est bien renseigné et a su faire œuvre sérieuse et critique » (*Analecta Bollandiana*, 1970, p. 354). On ne saurait souhaiter appréciation plus compétente que celle des rigoureux spécialistes de l'hagiographie et je suis heureux de m'en faire l'écho. Le meilleur travail sur le sujet était jusqu'ici celui de J. Pourrière, qui voyait en saint Mitre un confesseur du V^e siècle. M. Carrias a eu le mérite d'approfondir la discussion en étudiant de près la *Vita Mitriae*, qu'il date du VI^e siècle, et les pages de Grégoire de Tours. Sans contredire expressément M. Pourrière, mais en allant plus loin que lui, il a fait avancer la question et peut conclure — non sans quelque hésitation — à l'historicité du saint. Assurément on ne peut plus soutenir aujourd'hui les hypothèses aventureuses de Manteyer et de Duprat, qui voyaient en ce saint aixois un simple reflet du martyr Démétrios de Périnthe dont les reliques auraient été apportées d'Orient au IV^e siècle ; mais certains regretteront peut-être de voir écartée l'origine mithriaque du culte de saint Mitre, qui n'est toutefois qu'une conjecture fragile. L'étude exhaustive de M. Carrias ne pouvait déboucher sur des conclusions fermes, en raison de l'absence de documents archéologiques et du silence des sources sur un culte antérieur au IX^e siècle ; mais il faut louer la rigueur de sa critique, même si elle paraît décevante aux dévots de saint Mitre. Précisons cependant que, en raison même de ces incertitudes, l'autorité épiscopale a retiré à saint Mitre son titre de « patron principal » de la ville d'Aix, tout en le maintenant au Propre diocésain.

J.-R. PALANQUE.

Monaco antique. Essai sur l'histoire ancienne de Monaco depuis les origines ligures jusqu'aux environs de l'an 1000, par Georges REYMOND, avec la collaboration de Jean-Edouard DUGAND. — Collection « Méditerranée antique et moderne », 1 (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice), s.d. (1970), 386 pages in-8°.

Ecrire près de quatre cents pages sur ce sujet est une gageure, alors que les sources antiques sur Monaco se limitent à quelques lignes et qu'une histoire un peu développée pourrait tenir en quelques pages. Il a fallu que l'auteur élargisse son horizon à l'ensemble des rivages niçois ou ligures, voire à la Provence entière, et multiplie les digressions qui ne sont d'ailleurs pas sans intérêt. M. Georges Reymond, venu de Suisse sur la Côte d'Azur, s'est passionné pour ce pays et s'est largement documenté auprès des bons auteurs ; il a voulu prendre un contact direct avec les textes anciens, sans oublier les inscriptions et surtout les monnaies ; il a même ajouté à son livre une cinquantaine d'illustrations reproduisant surtout des cartes anciennes ou des photographies de manuscrits, de façon à présenter une véritable somme sur son sujet. L'ouvrage est donc agréable et utile, et l'auteur s'est acquis de réels mérites. Son principal défaut est le désordre que l'on constate dans bien des développements, ainsi que la prolixité de la rédaction qui comporte pas mal de redites¹.

Un problème important aurait dû être présenté et discuté à part, même s'il ne comporte pas de solution certaine : celui de la frontière entre l'Italie et la Gaule ; or, il n'est traité qu'incidemment, à plusieurs reprises (p. 142, 144, 243) et de façon trop sommaire. « Avant que le Var, écrit M. Reymond, formât la limite entre l'Italie et la Narbonnaise, il constituait donc la frontière entre la Cisalpine et la Transalpine. Par suite, Monaco, au temps de la conquête des Gaules, tout en dépendant encore de Marseille, était compris dans la Cisalpine » (p. 142). L'affirmation serait acceptable si elle était mieux expliquée. Je croirais, pour ma part, que la limite orientale de la Gaule, d'abord fixée au Var, a été reportée par Auguste au Trophée de la Turbie et de ce fait au rocher même de Monaco.

Un des chapitres intéressants est celui qui traite de l'étymologie du nom de Monaco (mais pourquoi l'avoir placé vers la fin, p. 211-225 ?) et qui prudemment ne donne pas de conclusion ferme. De même, les indications éparées sur le Temple d'Hercule, dont le nom est toujours associé à Monaco dans l'Antiquité.

L'auteur a obtenu la collaboration de J.-E. Dugand, maître-assistant à l'Université de Nice, qui a fait paraître l'ouvrage dans les Publications de la Faculté des Lettres. Lui-même s'est expliqué sur la portée de sa participation (Préface, p. 7-10) : outre quelques retouches rédactionnelles il a ajouté un certain nombre de notes infrapaginales comportant des références ou la mention de désaccords : la part de chacun est ainsi loyalement indiquée et respectée. Parmi ces « contradictions » je relève en particulier celle qui concerne les peuplades ligures de la région : J.-E. Dugand situe à Monaco les Oratelli, alors que G. Reymond y place les Eburiates (p. 107). Il est regrettable que ni l'un ni l'autre n'aient pu utiliser l'ouvrage récent de G. Barraol, *Les peuples préromains du Sud-Est de la Gaule* (cf. *Prov. Hist.*, 1970, p. 184) qui se prononce pour les Vediantii : il aurait valu la peine d'en discuter. J.-E. Dugand a rédigé aussi trois Excursus : sur les sites héracléens du Bassin méditerranéen

1. J'ajoute que le système de références — avec trois séries d'appels de notes dans le texte — est d'une complication qui déroute le lecteur.

(p. 126-132), sur la Passion de sainte Dévotie (p. 196-200) et sur l'origine du nom de Monaco (p. 216-229). Le premier et le dernier mettent en jeu des discussions linguistiques qui dépassent ma compétence et je ne saurais ratifier ni infirmer les affirmations concernant l'origine cananéenne (ou phénicienne) de ce toponyme. Quant à l'étude critique de la *Passio Devotae* (ici reproduite, sans traduction, p. 189-193), elle est bien menée et conclut de façon raisonnable : ce texte, naturellement farci de légendes, comporte cependant des données valables sur le plan historique, qui permettent d'en retenir quelques éléments, tant sur les origines chrétiennes de la Corse que sur les rapports de l'île avec le rivage monégasque. Sur plusieurs points, d'ailleurs, J.-E. Dugand nous annonce de prochains travaux : sur les navigations phéniciennes, sur l'identification d'Aegitna, sur l'histoire des îles de Lérins, que nous attendons avec un vif intérêt².

Jean-Rémy PALANQUE.

Maurice COQUET, *La région de Rognes, Tournefort et Beaulieu à travers l'histoire. Un terroir provençal dans l'Antiquité et au Moyen Âge.* — (Paris, D. Wapler, 1970), 16,5 × 24,5 cm, 352 p., 37 cartes, plans et ill.

Ayant fait plusieurs séjours au château de Beaulieu, M. Coquet, ancien journaliste parisien, s'est passionné pour l'histoire de Rognes. En une dizaine d'années seulement, cet étranger au pays est parvenu à mieux le connaître que des familles depuis longtemps enracinées dans le terroir. Il a fouillé les archives et les bibliothèques, mais il a aussi prospecté méthodiquement et à pied la région, interrogeant les habitants, attentif au moindre indice qui pourrait lui être révélé sur le passé.

Le résultat de cette patiente prospection dépasse de beaucoup l'histoire locale. En effet, l'auteur, soucieux de tout comprendre, ne s'est pas contenté d'exposer des faits à l'état brut, mais il s'est efforcé de les relier à tout un contexte régional. Comme sa curiosité ne se limite pas aux événements et à la succession des seigneurs, c'est toute l'histoire de la Provence occidentale dans ses multiples aspects, démographique,

2. Voici un certain nombre de remarques de détail. Page 65 : on a eu tort de prendre au sérieux sur le plan de Marseille antique les fantaisies de F. Lallemand, qualifié ici d'« assistant de M. Benoit », lequel en réalité a été en contestation ouverte avec lui. En outre la « proximité de la ville grecque et de la ville barbare » paraît réfutée totalement par la découverte des murs grecs. — Page 181 : « Les premières églises chrétiennes sur l'emplacement de temples païens détruits » : l'affirmation est très contestable, et la référence à un texte du pape Grégoire le Grand vers 600 serait insuffisante à la fonder pour l'époque antérieure. — Page 183, l. 28 : supprimer les parenthèses, car c'est M. Caelius Crescens qui a été édile et non son père. — Page 184 : l'inscription 7829 du *Corpus V* n'a rien de chrétien dans son texte. — Page 185, n. β : la multitude des *cognomina* n'est pas caractéristique du IV^e s., on la rencontre dès le II^e. — Pages 231, 232, 260 : les références aux *Panegyrici* devraient se faire selon la numérotation de Gallettier plutôt que celle de Bachrens (préciser Emil 1874 ou Wilhelm 1911). Le développement sur la Bagaude (p. 232) n'a plus de fondement depuis que Gallettier a démontré que le texte de *Paneg. V* (et non XI), 4 doit être lu *Batavicae* et non *Bacaudicae*. — Page 248 : Arles n'a jamais été chef-lieu de la province de Viennoise, même quand le préfet du prétoire y a résidé. — Page 260, n. 2 : lire Maurétanie au lieu de Mauritanie (cette note fait d'ailleurs double emploi avec celle de la p. 231, e). — Pages 248 à 255 : les appels de notes 21 à 35 doivent être corrigés : 22 à 37.

religieux, économique et social, qui est évoquée dans ces 350 pages. Ecrivain aussi comme il le dit, pour des étrangers à la Provence, il a pris soin de donner à tout propos des explications sur des coutumes ou des mots familiers aux gens de notre région, mais qui peuvent poser problème à d'autres.

Beaucoup de chercheurs lui seront sans doute reconnaissants de ce souci d'explication et aussi de ce désir manifeste de toujours dépasser les mots et les expressions des textes pour atteindre la réalité de l'époque afin d'éclairer au maximum le lecteur. Générosité d'esprit qui n'est pas sans danger, et peut entraîner à des rapprochements hasardeux et même à des affirmations qui frisent l'erreur. Ainsi rapprocher *Sigofredus*, un donateur du VIII^e siècle, du patronyme *Gaufridus* des seigneurs de Tournefort au XII^e, semble bien aléatoire ; de même pour Hinnibert, qu'on retrouverait dans Imbert. Affirmer, p. 185, n. 95, que les notaires du XIII^e siècle étaient généralement choisis parmi les chevaliers me semble, sinon entièrement faux, du moins très exagéré ; il en est de même en ce qui concerne la noblesse provençale, qui au XIV^e siècle se tourne vers les affaires pour ne pas sombrer (p. 225, n^o 2). Seuls quelques exemples sont à retenir, et encore, attention aux similitudes de noms ; en fait, ce sont plutôt les bourgeois marseillais, enrichis par le commerce, qui à partir du XV^e siècle acquièrent la noblesse.

En s'intéressant à l'histoire de Rognes, M. Coquet a eu la chance de tomber sur une région riche en vestiges archéologiques et en écrits. Bien des communautés, pour les périodes antique et médiévale, n'en ont pas autant, et c'est pourquoi cette histoire fort détaillée est particulièrement instructive. Ce plateau, situé entre Aix et la vallée de la Durance, s'est trouvé à ces époques anciennes dans une situation favorable de passage, ce qui n'existe plus aujourd'hui.

M. Coquet, dans un article paru dans *Provence Historique* en 1967 (fasc. 70, p. 360 à 375), avait déjà décrit ces pistes, chemins sauniers et drailles de transhumance qui se croisaient au carrefour de Conil, voisin des domaines actuels de Beaulieu et Tournefort ; par ces chemins, depuis Aix et l'étang de Berre, on atteignait les deux seuls passages où la Durance pouvait se franchir aisément : Cadenet-Gontard ou Pertuis - Le Puy-Sainte-Réparate. A l'époque romaine, le plateau de Rognes se couvre d'exploitations agricoles, et plus spécialement viticoles ; l'auteur a retrouvé, encore marquées sur le sol actuel, quelques traces de diverses opérations cadastrales de la cité romaine d'*Aquae Sextiae* en terroir rural. Cette ingénieuse restitution, qui appellera peut-être quelques réserves de la part des archéologues, ne manque en tout cas pas d'intérêt, tant par ses conclusions que par la méthode d'investigation.

La précieuse connaissance du terroir acquise par M. Coquet lui permet également d'identifier la plupart des "colonies" de la villa *Bedata*, rapportées dans le polyptique de Vuadalde (814) et aussi de nombreuses chapelles dont certaines ont disparu à la fin du Moyen Age, ainsi Notre-Dame de Ribières (*Robieras*), Saint-Pierre de Mols, Saint-Etienne de Conil, Saint-Marcellin : lieux très anciens du culte chrétien, qui ont peut-être remplacé des sanctuaires païens.

Grâce à quelques parchemins des archives communales ou seigneuriales, la vie des habitants du plateau de Rognes au Moyen Age nous est assez bien connue. La communauté en regroupait peut-être davantage que ne le laissait entrevoir le chiffre de 200 feux environ que j'avais adopté dans mon ouvrage sur la démographie provençale d'après une liste de présents à une assemblée en 1308. Contrairement à ce que pense M. Coquet, ce chiffre ne représente pas un nombre de feux de queste (on ne le connaît pas en 1315 pour la viguerie d'Aix), mais un calcul approximatif. La présence de 470 personnes présentes en 1338 à la ratification d'un accord sur les droits seigneuriaux montre tout simplement que de nombreux habitants n'étaient pas représentés à l'assemblée de 1308 et qu'il faut presque doubler le chiffre théorique que j'avais avancé pour la population de Rognes avant la peste noire. Ces deux transactions de 1308 et de 1338, largement commentées (la traduction de la seconde est même donnée *in extenso*), permettent à l'auteur d'aborder de nombreux problèmes concernant la vie rurale : rendements céréaliers, morcellement des terres, développement de l'élevage, utilisation des eaux, etc. Notons en passant que l'auteur semble ignorer l'article fondamental de M. Duby sur les rendements céréaliers dans les Alpes du Sud d'après la visite des commanderies des Hospitaliers, en 1338 (*Annales du Midi*, 1958). Il n'a pu consulter mon commentaire sur la seigneurie provençale qui précède la publication des enquêtes de Charles I^{er} d'Anjou (édition postérieure à sa rédaction). Celui-ci lui aurait permis d'éviter de légères inexactitudes sur certains droits comtaux ou seigneuriaux, et surtout il aurait supprimé p. 205 cette référence à une enquête supposée de 1243, qui n'est autre que celle de 1252 ; les témoins interrogés rapportent que le comte tient non pas la moyenne seigneurie mais le *majus dominium*, les cavalcades, les justices et les questes ; c'est seulement pour l'albergue qu'ils ne savent pas qui la perçoit. Je me demande d'ailleurs si les d'Alamanon n'ont pas reçu la seigneurie de Rognes bien avant 1240 ; un témoignage sur la seigneurie de Saint-Canadet et Félines (B 376 des Archives des Bouches-du-Rhône) montre que Pons de Brugerias, père des Alamanon, avait reçu du comte Alphonse II le *boagium* de ces deux seigneuries *pro militia et in premium militie* ; il était donc déjà implanté dans cette région. Ces Alamanon ont dû s'interférer, par la volonté et la concession du comte, entre la haute seigneurie comtale et la basse seigneurie qui devait appartenir en commun à toutes ces familles de petite noblesse dénombrées par M. Coquet. Cette prolifération de petits nobles est une des caractéristiques du terroir de Rognes, ainsi que la pérennité des limites et de la consistance à travers les âges des domaines de Tournefort et de Beaulieu.

L'auteur s'étend assez longuement sur les familles d'Alamanon, Vincent et d'Agout, qui ont dominé la seigneurie du XIII^e au XV^e siècle. Il donne de larges extraits des sirventés du troubadour Bertrand d'Alamanon, et donne des commentaires et des précisions sur la vie de ce poète et de sa famille qui complètent utilement l'ouvrage que Salverda de Grave lui avait consacré.

En annexe, M. Coquet, qui a renoncé à poursuivre l'histoire de Rognes après 1500 — et on regrette un peu cette décision, nous livre cependant de précieux renseignements sur les propriétaires du domaine de Beaulieu et les travaux aux bâtiments et aux terres jusqu'à nos jours ; il retrace aussi la naissance et la disparition des moulins à eau du plateau

de Rognes. Les notes de ces deux annexes sont imprimées en si petits caractères qu'elles rebutent un peu le lecteur, et pourtant elles sont fort circonstanciées.

Depuis quelques années, les monographies communales dans le département des Bouches-du-Rhône se multiplient, mais Rognes a eu une chance insigne d'avoir un historien aussi travailleur et aussi compétent que M. Coquet.

E. BARATIER.

Marie-Claire GRASSI. — *Les voies de communication en Provence orientale de l'époque romaine à la fin du VXIII^e siècle* (doctorat 3^e cycle, U.E.R. d'histoire d'Aix, in-4^o ronéot.), 300 p., une carte hors texte.

En 1970, M^{me} Grassi soutenait à la Faculté des Lettres d'Aix une thèse de troisième cycle devant un jury composé de M. Duby, professeur au collège de France, président, et de MM. Février et Agulhon, professeurs à l'U.E.R. d'histoire d'Aix.

La simple énumération de ces spécialistes de diverses époques indique déjà l'originalité et l'ampleur dans le temps du sujet traité qui va de l'époque romaine à la fin du XVIII^e siècle. En fait, cet ouvrage porte essentiellement sur les routes et les ponts à l'époque médiévale (125 pages sur un total de 280) ; mais l'auteur a jugé, très justement, qu'elle devait d'abord présenter au lecteur le réseau romain, assiette du réseau postérieur pour une large part, et qu'elle ne pouvait aussi négliger les informations données dans les textes d'Ancien Régime. La documentation pour le Moyen Age est très pauvre en effet, et les conditions de trafic et d'entretien n'ayant pas tellement évolué, des documents postérieurs éclairent souvent les questions posées par le tracé des routes médiévales.

La région sur laquelle M^{me} Grassi a limité ses recherches correspond grosso modo à la partie, restée provençale entre 1385 et 1860, du département actuel des Alpes-Maritimes, soit les anciennes vigueries de Grasse et de Saint-Paul avec quelques prolongements vers les vallées de l'Esteron et du haut Var. Les problèmes des voies romaines dans cette région, et notamment le tracé de la voie littorale dite à tort Aurélienne (M^{me} Grassi lui donnerait plutôt le nom de *via Augusta*) a déjà donné lieu à de nombreux travaux. L'auteur présente une synthèse claire des hypothèses de ses devanciers, écartant ce qui lui paraît trop aventuré et apportant de-ci de-là, grâce à de récentes informations archéologiques, quelques précisions certaines sur des tracés discutés. Ses conclusions sur bien des points permettent de modifier le réseau présenté dans *l'Atlas historique de Provence* : élimination de la voie Vence-Auribeau, doute sur la liaison Briançonnet-Castellane, par contre, existence de bretelles Vence-Cagnes et Vence-Glandevès par Gilette et Ascros.

Pour l'époque médiévale, les textes sont rares, mais les persévérantes recherches de M^{me} Grassi lui ont permis cependant de reconstituer l'essentiel du réseau dans la région étudiée. On savait déjà que le développement de Nice et l'essor de Grasse avaient entraîné une modification importante du trafic par rapport aux voies romaines, mais le mérite de l'auteur est d'être entré dans le détail en étudiant successivement les anciennes voies romaines qui, bien que dégradées, sont encore utilisées,

puis les nouveaux chemins créés en étoile autour de la nouvelle ville de Grasse. Les péages et bacs retiennent particulièrement son attention, notamment le rôle de l'hospice de Saint-Laurent-du-Var étudié en détail. Les ponts à cette époque sont rares, M^{me} Grassi a eu cependant le bonheur de retrouver aux Archives communales le prix-fait de celui de Roquestéron construit en 1416 et qui a demandé deux ans de travail ; ce document publié *in extenso* dans les pièces justificatives donne de précieuses indications sur les problèmes techniques et financiers de la construction des ponts à cette époque. Signalons aussi, parmi les autres ponts mentionnés, ceux de Castellane (1372), Aiglun et Sigale.

Cet ouvrage ne se limite pas à une consciencieuse étude des tracés, l'auteur s'efforce toujours de mesurer l'importance du trafic commercial qui emprunte ces routes, et elle ne néglige pas les problèmes connexes tels le cabotage côtier, les chapelles de pèlerinage, les carraires de transhumance, les chemins saulniers. Un chapitre intéressant est consacré aux problèmes de dénomination et d'administration du chemin médiéval.

Les pages sur le réseau routier du XVI^e siècle à la Révolution ne représentent pas une étude exhaustive de cette question, car l'auteur a simplement voulu montrer l'évolution du réseau médiéval ; c'est pourquoi on peut être indulgent sur le caractère plus fragmentaire de la documentation utilisée dans cette dernière partie (ainsi les dossiers des ponts et chemins du fonds des Etats de Provence aux Archives des Bouches-du-Rhône n'ont pas été consultés, ni les dossiers de l'Intendance sur la poste à chevaux, utilisés par M. Dorne en 1954 pour une thèse d'histoire du droit). Malgré l'amélioration des conditions de viabilité et la construction de ponts grâce aux efforts financiers consentis par les Etats de Provence, l'état des chemins en Provence orientale reste très proche de ce qu'il était au Moyen âge. Les véritables constructions sont rares, seules les routes littorales sont nettement améliorées ; en montagne on garde les tracés médiévaux, qu'on ne pouvait changer sans grandes dépenses.

Pour restituer l'aspect de ces chemins, M^{me} Grassi insère dans son ouvrage quelques pittoresques récits de voyageurs du XVIII^e siècle qui décrivent les régions traversées et donnent la durée des déplacements. Fréjus et La Napoule sont des zones insalubres en raison des marécages, saint-Laurent-du-Var reste un passage à gué périlleux par temps de crue ; il faut attendre 1792 pour que les Français y construisent un pont de bois. Aussi la voie maritime, plus rapide et finalement plus sûre, est encore très empruntée ; par temps favorable, il ne faut que deux jours en felouque pour aller d'Antibes à Gênes. La sinuosité de la frontière franco-sarde et le relief s'opposent à l'établissement de meilleures liaisons dans les vallées du Var et de ses affluents.

L'étude des chemins et ponts n'est pas facile pour les périodes antérieures au XVII^e siècle, car les sources en sont dispersées et variées. L'ouvrage de M^{me} Grassi est un modèle du genre et montre tout le profit que l'histoire économique peut retirer d'une bonne connaissance d'un réseau routier. Souhaitons que cet exemple soit suivi et que des travaux analogues soient entrepris pour d'autres régions provençales.

E. BARATIER

André DUMOULIN. — *Un joyau de l'art judaïque français : la synagogue de Cavaillon* (Paris, Klincksieck, 1970), in-8°, 40 pages, 32 planches, 4 figures, 1 plan, couverture illustrée.

La synagogue de Cavaillon a fait l'objet déjà de dix-huit publications qui sont soigneusement énumérées à la page 29 du présent ouvrage, mais M. Dumoulin ne s'est pas contenté de suivre les traces de ses prédécesseurs, il a recouru aux documents originaux des Archives départementales et communales et d'un certain nombre d'archives privées. Un aperçu sur l'histoire des juifs du Comtat et un bref exposé sur la synagogue primitive précèdent la description de la synagogue actuelle proprement dite.

M. Dumoulin a eu la bonne fortune de retrouver le prix-fait de la construction datant de 1772, et le monument a été fini en 1774. La description, selon les meilleurs principes archéologiques, est minutieuse et en même temps aisée : M. Dumoulin s'est attaché à faire comprendre aux lecteurs non israélites les particularités du rituel juif ; auparavant il donne un plan des emplacements des différents synagogues installés dans la rue Hébraïque. Une nouveauté, à laquelle les érudits provençaux seront sensibles, est la création d'un musée judéo-comtadin, où sont installées, dans les dépendances, la boulangerie et la piscine à ablutions rituelles. Les objets du culte israélite, dont certains sont fort beaux et rares, retiendront l'attention du visiteur. Ce temple est moins vaste que celui de Carpentras ; on se trouve, de prime abord, dans un salon Louis XV, on est sensible à une impression d'élégance, de fini, et puis, quand on examine chaque détail, chaque pièce du mobilier, chaque ornement inspiré de l'Écriture, l'impression de se trouver dans un lieu consacré, où des générations ont élevé leurs âmes vers le Très-Haut, se fait plus vive.

Les illustrations sont abondantes et bienvenues et témoignent d'un souci, qu'on retrouve dans tout l'ouvrage, de perfection et de précision.

Le cimetière de la colline Saint-Jacques a bien pu disparaître, la communauté israélite originelle de Cavaillon a bien pu se trouver dispersée au cours du XIX^e et du XX^e siècle, les ornements de la synagogue elle-même attestent un grand moment de l'histoire du judaïsme français.

A la veille de la Révolution, qui allait donner la liberté aux israélites comtadins tenus sous la tutelle paternaliste du pape et de l'évêque de la ville, cet édifice, miraculeusement conservé, nous enchante ; on dirait une salle où Esther, représentée par un peintre hollandais ou un Tiépolo, réclame la grâce du peuple à Assuérus. Cette Esther à Cavaillon ne nous apparaît pas comme une princesse sévère de l'Ancien Testament, mais comme une jeune fille en beaux atours, qui rendait visite le samedi à ses proches ; ainsi les reliefs sculptés par Jean-Joseph Charmot, de l'Isle-sur-Sorgue, sont étonnamment religieux et mondains à la fois.

A. VILLARD.

André DUMOULIN. — *Visite des monuments et musées de la ville de Cavaillon*. Imprimerie Mistral, Cavaillon, 1968, in-12°, 54 p., 13 gravures, 2 plans.

« La visite des monuments et musées de la ville de Cavaillon », de M. André Dumoulin, n'a pas un caractère de publication érudite proprement dite, mais ce précis de la ville a de quoi satisfaire et enchanter.

Bien entendu, la synagogue de Cavaillon est universellement connue, mais la cathédrale et son cloître sont de beaux monuments de style roman provençal ; le mobilier d'époque, en majorité baroque, révèle des chefs-d'œuvre soit en peinture, soit en sculpture, soit en ferronnerie. Le musée archéologique est logé dans l'ancienne chapelle de l'hôpital, qui évoque sans être tout à fait semblable les grâces de la chapelle jésuite du musée archéologique d'Avignon. Il conserve des objets remarquables de la préhistoire en passant par l'époque gallo-grecque et par l'époque paléo-chrétienne. On ne sait si les stèles mérovingiennes le cèdent en importance aux stèles funéraires celtiques, en tout cas, la disposition est très rationnelle et très agréable.

Nous avons assez longuement parlé de la synagogue pour qu'il ne soit pas utile d'y revenir.

L'arc de triomphe et les chapelles de la vieille ville attirent l'attention et une visite à la colline Saint-Jacques permettra de situer Cavaillon, ville très antique et à la fois très vivante, une des capitales touristiques du Luberon, et une des capitales de l'agriculture de Provence et de France.

A. VILLARD.

Roger DUCHENE. — *Réalité vécue et art épistolaire. 1 : Madame de Sévigné et la lettre d'Amour*. Paris, Bordas, 1970, 417 pages, 24 francs.

Provence Historique a déjà rendu compte d'un premier ouvrage de Roger Duchêne sur « Madame de Sévigné... devant Dieu » (fasc. 79, janv.-mars 1970, p. 93-95), et de sa soutenance de thèse (fasc. 78, oct.-déc. 1969, p. 381-382). C'est sur le premier volume paru de cette thèse que nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs. Le second volume, portant sur « Madame de Sévigné et l'information », paraîtra bientôt sans doute chez le même éditeur. L'auteur établit, de façon convaincante, un certain nombre de certitudes sur la marquise et sa correspondance qui vont assez largement à contre-courant de ce que l'on nous a appris jadis, pendant nos "humanités" .

Dans une première partie intitulée « l'apprentissage », il nous montre ce qu'était l'art de la lettre, et le genre épistolaire au XVII^e siècle, afin de mieux situer la marquise, de discerner ce qu'elle doit et à qui elle le doit. M^{me} de Sévigné n'était au début qu'une « femme d'esprit qui écrivait bien ». Elle est devenue un grand écrivain sans le chercher, car elle n'écrivait pas pour le public, presque accidentellement.

Cet accident, la seconde partie : « l'épreuve », en analyse la cause, les circonstances et les conséquences. L'accident, c'est l'absence de M^{me} de Grignan, partie rejoindre son mari lieutenant général en Provence. La Provence va donc jouer indirectement, en séparant la mère et la fille, un rôle déterminant dans la genèse d'une œuvre originale. Les lettres à M^{me} de Grignan — l'essentiel de la correspondance — trouvent dans des expressions différentes et variées, parmi le flot des nouvelles futiles ou sérieuses, leur cohérence dans une seule vérité : l'amour de la marquise pour la comtesse. Il a fait, nous l'avons vu dans un compte rendu précédent, écran, un temps, entre M^{me} de Sévigné et Dieu. Cet amour, cette passion même, a pu être parfois, à travers son vocabulaire excessif, mal et superficiellement interprété. Il fait apparaître cette mère déchirée autre-

ment que comme une charmante et jolie mondaine, un peu écervelée, qui n'aurait vécu que pour écrire. Elle écrit pour plaire, oui ! mais pour plaire à quelqu'un, à une personne chérie, non à une galerie.

Les analyses très fines, et, en même temps très rigoureuses, de Roger Duchêne sont si denses que l'on ne peut qu'en trahir la richesse dans une courte note bibliographique. Sans vouloir céder à une quelconque tentation régionaliste, il faut aussi ajouter le nombre de notations utiles sur la Provence, telles par exemple ces précisions sur le courrier de Provence (p. 284-286) ou sur l'« arrivée » des lettres en provenant (p. 293-307). Un livre plein de profit et d'agrément, qui honore un professeur de notre université, et nous fait attendre impatientement la suite.

Marcel BERNOS.

Antoine OLIVESI et André NOUSCHI. — *La France de 1848 à 1914*. Paris, Coll. Fac. Fernand Nathan, 254 p.

Il était difficile, dans un nombre de pages aussi limité, de donner une histoire aussi complexe et aussi familière que celle de la France de 1848 à 1914. En une quinzaine de chapitres qui ne sacrifient jamais l'expansion coloniale, autre difficulté vaincue, MM. Antoine Olivesi et André Nouschi y sont parfaitement parvenus. On notera en particulier le chapitre 11 sur les institutions et comportements politiques sous la Troisième République, parmi les mieux venus de cet ouvrage qui est mieux qu'utile.

P. GUIRAL.